



"Paysage" et "Landschaft" : incompréhensions et malentendus entre les géographes allemands et français dans les années Trente.

Gaëlle Hallair

► To cite this version:

Gaëlle Hallair. "Paysage" et "Landschaft" : incompréhensions et malentendus entre les géographes allemands et français dans les années Trente.. "Malentendu : bien entendu, une affaire de communication. Mißverständnis: versteh' mich richtig, es geht um Kommunikation", May 2007, Cologne, Allemagne. pp.123-137. hal-00595066

HAL Id: hal-00595066

<https://hal.science/hal-00595066>

Submitted on 30 May 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

»Paysage« et »*Landschaft*« : incompréhensions et malentendus entre les géographes allemands et français dans les années Trente.

Cette contribution¹ s'inscrit dans l'histoire croisée des relations entre géographes français et allemands de l'entre-deux-guerres et plus particulièrement dans l'histoire des Congrès internationaux de géographie, lieux d'échanges et d'enjeux scientifiques. En 1934, à Varsovie, les géographes allemands reviennent officiellement pour la première fois depuis la Première Guerre mondiale dans une rencontre internationale de géographie et ils s'y retrouvent également en 1938 à Amsterdam. Grâce à la publication des actes, notamment des discussions en commissions de travail, les Congrès internationaux de géographie permettent donc d'étudier les relations entre géographes allemands et géographes français. Le contexte disciplinaire de la géographie est le suivant : la géographie allemande, qui a été jusqu'à la Première Guerre mondiale un modèle sur le plan international, se trouve dans les années 1930 relativement en retrait et isolée, l'école française ayant pris de son côté l'ascendant dans ces congrès internationaux. Par ailleurs, le nazisme instrumentalise la géographie allemande pour asseoir scientifiquement ses théories sur l'espace et sur le territoire.

Après les protagonistes en présence, on présentera l'objet du litige, c'est-à-dire le concept de paysage, et l'on tentera d'expliquer le malentendu.

I. Géographes allemands et géographes français aux Congrès internationaux de géographie de 1934 et 1938

Les Congrès internationaux de géographie

Depuis le premier après-guerre, les Congrès internationaux de géographie sont organisés dans le cadre de l'Union géographique internationale (UGI), organisation encore pérenne et qui regroupe les géographes à l'échelle mondiale². L'UGI est créée à Bruxelles le 27 juillet 1922 sur le modèle des unions scientifiques d'après-guerre qui excluaient les puissances centrales. A la base de l'UGI se trouvent les comités nationaux représentant les divers Etats adhérents, qui se sont substitués aux sociétés de géographie ayant depuis 1871 l'initiative des congrès. Cette année-là eut lieu à Anvers la première réunion internationale

¹

Je remercie ici chaleureusement Marie-Claire Robic et Ute Wardenga pour leur aide très précieuse.

consacrée aux sciences géographiques, cosmographiques et commerciales³. Elle a réuni environ six cents participants, explorateurs, ingénieurs-topographes, militaires, marins, négociants, savants, professeurs. Orientés par des listes de questions élaborées avant chaque congrès, les débats ont concerné des problèmes pratiques : exploration, représentation de la terre et des océans, organisation de l'information commerciale, percement des isthmes et tracés des transcontinentaux en évitant d'aborder les sujets les plus délicats telle l'orientation de la colonisation. Progressivement, des programmes collectifs ont été mis en œuvre et des commissions de travail organisées pour les mener à bien. Quoique les projets, comme la réalisation d'une carte du monde à échelle unique, apparaissent *a priori* dénués d'enjeux politiques, les conflits n'en étaient pas moins vigoureux⁴.

La Première Guerre mondiale constitue une charnière. En 1919, les Académies des sciences des pays alliés créent un Conseil international de recherches dans lequel s'inscrit en 1922 la nouvelle Union géographique internationale (UGI). Le premier congrès de l'UGI se tient en Egypte en 1925 au Caire dans une grande tension diplomatique internationale : les géographes allemands sont d'abord invités par l'Egypte puis »désinvités« car ils sont mis au ban de la communauté scientifique internationale à cause de la guerre. Le second Congrès international de géographie de l'après-guerre a lieu en 1928 à Cambridge, le troisième en 1931 à Paris, le quatrième à Varsovie en 1934, le cinquième en 1938 à Amsterdam. Après la Seconde Guerre mondiale, la série reprend à Lisbonne en 1949. Les langues officielles sont l'allemand, l'anglais, l'espagnol, le français, l'italien plus la langue du pays invitant (le polonais en 1934 et le néerlandais en 1938).

Dirigée par des géographes universitaires qui ont progressivement supplanté le rôle des sociétés de géographie, l'UGI a été conçue sur l'idéal d'une « cité scientifique » comme un lieu d'échanges internationaux ouvert à des discours objectifs et transparents. Mais en réalité les divergences, nationales surtout, y sont prégnantes. Elles s'y sont particulièrement déclarées lorsque les géographes allemands ont adhéré à l'UGI, à partir donc de 1934.

² Marie-Claire ROBIC, Anne-Marie BRIEND, Mechtild RÖSSLER, *Géographes face au monde. L'Union Géographique Internationale et les congrès internationaux de géographie*, coll. Histoire des Sciences humaines, L'Harmattan, Paris/Montréal 1996.

³ A. von Humboldt a participé à la création de la Société de géographie de Paris en 1821.

⁴ Marie-Claire ROBIC et alii, *Op. cit.*, p. 15.

Les congrès de Varsovie et d'Amsterdam comme observatoires des relations scientifiques internationales

Pour l'histoire des relations scientifiques internationales⁵ et notamment pour les relations franco-allemandes, les deux Congrès de 1934 et 1938 sont particulièrement intéressants dans la mesure où les géographes allemands entrent officiellement dans l'Union géographique internationale en 1934, sous l'impulsion de Hitler qui encourage fortement les géographes à participer aux tribunes que constituent les congrès internationaux. En effet, pour le précédent Congrès, celui de 1931 à Paris (où 294 Français sont présents, dont dix-sept journalistes et cinq photographes), les géographes allemands ont été invités par Emmanuel de Martonne (1873-1955), le chef de file de la géographie française de cette époque et alors secrétaire général de l'UGI, mais seules sept personnes ont accepté l'invitation⁶. Aiguillonnés par le géographe Siegfried Passarge (1867-1958), les géographes allemands, après avoir subi le «boycott» des institutions scientifiques internationales⁷ ont longuement refusé d'adhérer à l'UGI. Finalement, Passarge est «démissionné» à cause de ses prises de position outrancières. En 1931, l'UGI ne comporte pas de délégation allemande, les géographes allemands qui se sont rendus à Paris l'ont fait à titre personnel. Aux difficultés économiques et financières qui sévissent en Europe et affectent les crédits de la recherche s'ajoute la volonté de boycotter une manifestation scientifique internationale contrôlée par les «Alliés»⁸. Au Congrès de Varsovie en 1934, les géographes allemands sont plus nombreux avec environ une cinquantaine de personnes venues à titre individuel ou représentant des institutions⁹. En 1938, c'est une délégation allemande très compacte, très déterminée qui se rend à Amsterdam avec l'aval du régime national-socialiste : 137 Allemands inscrits, 21 institutions représentées, quatorze délégués présents. Par comparaison, 147 membres français sont inscrits, huit institutions françaises inscrites, 28 institutions représentées, vingt délégués présents. Cette décennie est

⁵ Brigitte SCHROEDER-GUDEHUS, «Internationale Kongresse und die Organisation der Wissenschaft: ein Blick auf die Jahrhundertwende», in : Hartmut BOOCKMANN, Kurt JÜRGENSEN (éd.), *Nachdenken über Geschichte*, Beiträge aus der Ökumene der Historiker, in memoriam Karl Dietrich Erdmann, Neumünster 1991, p. 247-255 ; «Die Jahre der Entspannung: deutsch-französische Wissenschaftsbeziehungen am Ende der Weimarer Republik», in : Yves COHEN, Klaus MANFRASS (éd.), *Frankreich und Deutschland. Forschung, Technologie und industrielle Entwicklung im 19. und 20. Jahrhundert*, Internationales Kolloquium für das deutsche Historische Institut Paris, München 1990, p. 105-115.

⁶ Il s'agit des géographes E. Haarman, N. Krebs, H. Louis, W. Panzer et A. Ruehl, plus le journaliste du *Pariser Zeitung* J. Maltzahn et un certain Kaufman.

⁷ Brigitte SCHROEDER-GUDEHUS, «Pas de Locarno pour la science. La coopération scientifique internationale et la politique étrangère des Etats pendant l'entre-deux-guerres», *Relations internationales* n°46, 1986, p. 173-194.

⁸ Marie-Claire ROBIC, Mechtild ROESSLER, «L'UGI, enjeu des relations internationales dans la première moitié du XXe siècle», in : Marie-Claire ROBIC et alii, *Op. cit.*, p. 241-252.

⁹ Par comparaison, 118 participants français sont venus au CIG de 1934.

marquée en outre par une vive opposition de personnes entre le géographe français E. de Martonne, spécialiste de l'Europe centrale et notamment de la Roumanie et de l'Allemagne, et son collègue allemand, S. Passarge, professeur de géographie à Hambourg. Les congrès de 1934 et 1938 correspondent à la période du nazisme établi. Comment les géographes allemands se positionnent-ils par rapport au contexte politique ? Quels sont les points de contacts et les points de frictions entre les géographes allemands et les géographes français ? Cette courte période constitue donc un observatoire privilégié des relations internationales.

La question du paysage en géographie

Par ailleurs, ces congrès internationaux sont importants pour l'histoire de la discipline géographique, car pour la première fois, on débat du concept de paysage, en particulier entre Français et Allemands. Le corpus d'étude est constitué des comptes-rendus des Congrès de 1934¹⁰ et 1938¹¹, reprenant les actes du congrès, les communications et les discussions qui ont suivi. C'est un corpus de 2 113 pages pour 1934 et de 3 887 pages pour 1938. Chaque série est organisée selon de grandes «sections» géographiques. Sept sections structurent les Congrès de 1934 et 1938 : cartographie, géographie physique-océanographie, géographie humaine-géographie économique-géographie coloniale, géographie historique et histoire de la géographie, paysage géographique, méthodologie et didactique, biogéographie. Dans chacune des sections, des «questions» sont posées au préalable aux participants, les communications devant en principe se centrer sur ces thèmes, qui sont discutés dans des sessions spécialisées.

La présente étude est circonscrite à une section particulière du Congrès de géographie, celle dédiée au paysage («*Landschaft*») qui s'intitule «paysage géographique». Sept géographes allemands y étaient présents en 1934 et 24 en 1938. Sont comptabilisés ceux qui ont débattu, ceux qui ont participé à la discussion ; les auditeurs présents mais silencieux ne sont pas recensés¹². Les six géographes allemands W. Geisler (1891-1945), N. Krebs (1876-1947), H. Lautensach (1886-1971), H. Michel (né en 1887), G. Niemeier (1903-1984), W. Maas (1901-1976), les trois géographes polonais M. Limanowski (1876-1948), S. Pawlowsky, J. Smolenski, les deux géographes français D. Faucher (1882-1970), T. Lefebvre (1889-1943) et le géographe belge O. Tulippe (1896-1968) étaient présents en

¹⁰ Union géographique internationale, *Comptes-rendus du congrès international de géographie, Varsovie, 1934*, Mianowskiego, Varsovie 1935-1938, 4 vol.

¹¹ Union géographique internationale, *Comptes-rendus du congrès international de géographie, Amsterdam, 1938*, E. J. Brill, Leyden 1938.

¹² Cf. annexe 1, p. 16

1938 en section »paysage«, mais pour certains dans une autre section en 1934. Ont été regroupés des géographes de nationalités différentes¹³ mais s'exprimant dans la même langue. Le groupe des géographes francophones comprend ainsi pour la section sur le paysage des Polonais, des Russes, des Belges. Le groupe des géographes germanophones comprend des Autrichiens, des Polonais, des Hongrois, des Néerlandais. On présuppose que la maîtrise de la langue française ou allemande implique une adhésion plus ou moins forte à l'école géographique correspondante, ce qui mériterait certainement d'être discuté et nuancé.

On peut constater qu'en 1934 comme en 1938 les géographes allemands sont largement plus nombreux que les Français à se préoccuper du concept de paysage. Les géographes français les plus réputés de l'époque comme E. de Martonne (1873-1955), A. Allix (1889-1966), P. Camena d'Almeida (1865-1943), A. Demangeon (1872-1940), P. Deffontaines, L. Gallois (1857-1941), Y.-M. Goblet (1881-1955), M. Sorre (1880-1962) sont pour la plupart dans la section de géomorphologie, la section reine de l'époque dans la géographie française, ou dans la section de géographie humaine. Dans la section »Paysage«, ce sont surtout les »seconds couteaux« qui sont présents, même si O. Tulippe est le grand géographe belge de l'époque. Il y a donc un certain déséquilibre entre les protagonistes : sur le nombre, sur la renommée et sur l'intérêt que portent les géographes français et allemands au paysage.

Pendant plusieurs jours, lors des deux Congrès de 1934 et 1938, les participants de la section »Paysage« ont débattu sur les questions principales qui leur étaient posées. Le souci d'organiser les débats mérite d'être relevé, particulièrement pour le congrès d'Amsterdam où les organisateurs néerlandais ont réussi à publier avant la tenue du congrès non seulement les communications proposées mais encore des synthèses de ces communications. Les sources accessibles sont en effet pour 1934 un rapide compte-rendu des discussions et surtout pour 1938 des comptes-rendus détaillés et la retranscription originale de tous les débats. Les conditions de communication semblent donc être optimales à Amsterdam. Nous pouvons donc suivre le fil des débats qui se fait essentiellement en français et en allemand. Les congressistes comprennent la langue de l'autre, il ne semble pas y avoir de barrières linguistiques majeures. En 1934, les deux principales questions sont :

- 1- »transformation du paysage géographique«.
- 2- »notion de région géographique ; bases de la délimitation des régions«.

¹³

Cf. annexe 1, p. 16

On constate que les réflexions s'organisent en 1934 autour du couple »paysage-région« en esquissant les questions de la délimitation et donc de la définition. Ces réflexions sont poursuivies et approfondies en 1938 devant une assemblée plus nombreuse. Les discussions de 1934 ayant été peu retranscrites (pas du tout pour la question n°2), la présente étude s'intéresse principalement au Congrès d'Amsterdam et à ses conditions de communication bien spécifiques.

En 1938, trois questions sont posées pour couvrir la section V sur le paysage :

- 1- »Le concept de paysage dans la géographie humaine«.
- 2- »L'étude analytique de la structure du paysage comme base de l'utilisation du sol pour l'habitat, l'agriculture et l'industrie«.
- 3- »Quels sont dans la civilisation moderne les principes sur lesquels doit se baser la conservation des beautés du paysage ?«

Cette rubrique reste très générale et couvre un champ de recherche particulièrement vaste.

On s'intéressera plus particulièrement à la première de ces trois questions puisqu'elle cherche à définir le concept de paysage : les géographes allemands et français donnent-ils à ce dernier la même définition ? En fait, seuls des exposés allemands¹⁴ ont été présentés, indice que la réflexion sur la conceptualisation du terme »paysage« est plus avancée dans la géographie allemande qu'ailleurs.

S'il n'y a pas eu de texte original issu de la délégation française, les discussions, détaillées et analysées en seconde partie, montrent que la définition du concept de paysage a posé problème.

II. L'objet du malentendu : le concept de paysage

L'essai de synthèse de N. Krebs en 1938

En 1938, le géographe géomorphologue berlinois d'origine autrichienne Prof. Dr. N. Krebs, rapporteur de la question n°1, synthétise les communications présentées sur le concept de paysage¹⁵. Les principaux points de la synthèse de Krebs sont traduits et

¹⁴ Les trois intitulés sont : »La signification des éléments qui structurent la géomorphologie et la culture dans l'élaboration du concept de paysage«, »Construction et délimitation des espaces paysagers« et »Nord-Ouest de l'Allemagne et Est des Pays-Bas : le problème de la région de Esch«.

¹⁵ *Comptes-rendus du congrès international de géographie, Amsterdam, 1938, op. cit., tome 2, p. 207-213.*

présentés dans les lignes qui suivent. Concernant les travaux de Broek, Geisler, Lautensach et Pawlowsky, Krebs relève qu'ils sont unanimes pour dire qu'il ne faut pas simplement se préoccuper de définir le concept de »*Kulturlandschaft*« (»paysage humanisé, acculturé«) mais aussi le concept de »paysage« en général. Ils estiment que c'est l'unique moyen d'avoir un débat sur la méthode. Le paysage réunit des éléments structurants de physiogéographie et d'anthropogéographie, de sorte que son étude permet de surmonter le dualisme de la géographie (Geisler, Broek). On insiste sur l'importance des facteurs humains. L'étude du »*Kulturlandschaft*« demande des connaissances historiques, sociologiques, ethnographiques et anthropologiques. Broek souligne l'importance de la planification et de l'organisation du paysage, comme dans les pays colonisés.

»*Naturlandschaft*« (»paysage naturel«) est à utiliser avec précaution selon Broek. Le paysage est toujours compris comme une unité reposant sur plusieurs composantes. Geisler évoque les frontières inférieures et supérieures de l'influence culturelle du paysage : frontières inférieures là où sont les marques réelles et établies de l'homme, et frontières supérieures là où on essaie de mettre en valeur les ressources par la planification. Pour les auteurs, la formation d'un paysage est toujours l'expression de la supériorité culturelle des races et peuples concernés. Même si les habitants se sont déplacés, si les frontières étatiques ont évolué, il reste le »*Kulturlandschaft*« du passé, comme les formes géomorphologiques : ce sont les marques des »*Heimatformen*« (»formes propres à la patrie«).

Le rapporteur relève que tous les auteurs n'ont pas abordé la différence entre les concepts de »*Landschaft*« (»paysage«), »*Land*« (»pays«, »région«, »campagne«), »*Länderkunde*« (»géographie régionale«), »*Landschaftskunde*« (»géographie du paysage«). Des auteurs soulignent la diversité des formations du mot »*Landschaft*« (»paysage«) dans la langue allemande, nordique et hollandaise (Broek, Lautensach). Mais pour Krebs, ces deux auteurs ne résolvent qu'une partie du problème en proposant le terme de »*landscape region*« pour »*Landschaftsraum*«. Il souhaite que la discussion s'intéresse à cette terminologie. Il propose comme distinction que des paysages (»*Landschaften*«) se rencontrent plusieurs fois à la surface de la Terre, alors que les »*Länder*« (régions) sont des phénomènes uniques (»*einmalig*«). Le »*Land*« qui correspond au »pays« des Français (»petit pays«) et à la »*region*« des Anglais n'est pas seulement reconnaissable à une forme spécifique (issue d'un processus d'élaboration), mais aussi à une forme et une situation bien particulière avec des voisins bien établis et à travers un développement historique qui ne s'est produit qu'une fois.

Référence est faite à la classification des paysages de Passarge¹⁶. La comparaison des paysages ne peut reposer que sur quelques composants bien définis. Pour Krebs, la »*Landschaftskunde*« (»géographie des paysages«) est une partie de la géographie générale comparée (»*vergleichenden allgemeinen Erdkunde*«) qui se trouve à côté de la »*Länderkunde*« (»géographie régionale«) et qui ne doit pas être confondue avec elle. Il ne reconnaît aucune supériorité de l'une sur l'autre. Chacune remplit sa mission. Mais une bonne »*Landschaftskunde*« présuppose des connaissances en »*Länderkunde*«. La définition de Geisler d'un paysage comme individualité spatiale (»*Landschaft als Raumindividualität*«) convient mieux à un »*Land*« (région) : Krebs avoue son désaccord avec la définition de Geisler.

La délimitation et l'ordonnement de paysages typiques sont pour Krebs relativement faciles car on retrouve les mêmes points centraux par types de paysages. Le paysage-type se décompose en sous-types. Les limites n'apparaissent pas toujours nettes, en raison des enclaves et îlots d'un autre type de paysage. Plus difficiles sont la délimitation et l'organisation des espaces régionaux (»*Länderräume*«) car ici plusieurs phénomènes sont liés, ils entrent en concurrence, ont une répartition différente et n'ont pas la même signification partout. Selon lui, plusieurs exposés évoquent cette difficulté. Krebs rappelle un point de méthodologie en affirmant que la logique demande que l'ordonnement de la matière suive une certaine succession. Un peuple imprime la marque de son espace vital. Broek insiste trop sur l'économie quand il parle de »*Kulturlandschaft*«. En Europe, on lie la planification régionale aux dissonances engendrées par un rapide développement industriel. Le paysage actuel est souvent présenté comme une phase d'un déroulement qui va du paysage naturel (»*Naturlandschaft*«) au degré le plus élevé de l'influence humaine. Krebs pose la question : est-ce que les processus façonnant le paysage sont un objet de la géographie ou ne doivent-ils être pris que comme connaissances permettant de comprendre la richesse des formes du »*Kulturlandschaft*« ? Lautensach dit à juste titre que les espaces du paysage ne sont pas simplement une somme d'images. Doit-on considérer les espaces du paysage (»*Landschaftsräume*«) comme une totalité ou comme des organismes ? Pour Krebs, il n'apparaît pas indispensable que toutes les composantes du paysage soient »en équilibre harmonieux«. La notion de temporalité est abordée.

¹⁶ S. Passarge est cité à plusieurs reprises, mais il est absent des congrès de 1934 et de 1938. Il est en effet très opposé à l'UGI. Parmi son abondante bibliographie, on peut distinguer : *Die Kalahari* (1904), *Südafrika* (1908), *Physiologische Morphologie* (1912), *Die Grundlagen der Landschaftskunde*, 3 vol. (1919-1920), *Die Landschaftsgürtel der Erde* (1923), *Geographische Völkerkunde* (1951), cf Gerhard SANDNER, Mechtild

Doit-on parler de »*Länderkunde*« (»géographie régionale«) ou de »*Landschaftskunde*« (»géographie du paysage«) ? Lautensach conseille de s'intéresser à la précision du concept et à la délimitation de l'espace concerné en partant de l'intérieur : on conçoit l'essence d'un espace en son centre plus que dans ses marges. Ce que Lautensach dit d'après les »régions géographiques« et les »régions historiques« en reprenant la distinction opérée par le géographe français Jean Brunhes sur les traits »totalisants« ou »centralisants« du paysage est justifié quand on revient aux concepts en s'appuyant sur les faits géographiques au lieu de la pluralité des mots. Les traits »totalisants« sont ceux du contenu de l'espace, les traits »centralisants« embrassent la situation de l'espace. Lautensach insiste avec d'autres auteurs sur le fait qu'on ne doit pas tout décrire exhaustivement. Est posée la question de la limite dans la profondeur du découpage et du seuil en dessous duquel il ne s'agit plus d'ordonnement du paysage.

La discussion : des conceptions à approfondir ?

Après la synthèse de Krebs concernant la question relative au concept de paysage au congrès d'Amsterdam, la discussion des congressistes permet de dégager les conceptions de l'école allemande de géographie et celle de l'école française.

Le géographe allemand H. Lautensach propose une première conclusion lors de la séance du 25 juillet 1938¹⁷ :

1- La géographie régionale (»*Länderkunde*«, »*Landschaftskunde*«) forme le rayon principal de la géographie entière. Les méthodes purement géographiques se développent dans ce rayon au plus haut degré tandis que la géographie générale soutient des relations extérieures avec les autres sciences générales de la nature et de la vie humaine.

2- Les concepts »paysage« (»*Landschaft*«) et »pays, région« (»*Land*«) sont les notions les plus importantes de la géographie régionale. Ils doivent être analysés très nettement dans toutes les langues d'une importance scientifique. Le paysage géographique n'est pas seulement une entité physionomique et esthétique. Il comprend toutes les relations génétiques, dynamiques et fonctionnelles par lesquelles les composants de chaque partie de la surface du globe sont liés entre eux. Les paysages géographiques sont des régions formées selon des points de vue typiques. Ils forment des unités qui se répètent en plusieurs endroits de la surface de la terre, comme par exemple les régions de climat méditerranéen et de maquis. Les pays géographiques sont des régions formées selon des points de vue individualisants par exemple le Soudan, les Ardennes. Ce sont des personnalités géographiques qui ne se répètent pas.

ROESSLER, ed. *Schriftenverzeichnis und Nachlass von Siegfried Passarge*, Institut für Geographie, Hamburg 1998, 64 p.

¹⁷

Comptes-rendus du congrès international de géographie, Amsterdam, 1938, op. cit., t. 1, p. 480

La géographie des paysages (*›Landschaftskunde‹*) diffère donc absolument de la géographie des pays. Elles forment les deux parties de la géographie régionale.

Les francophones interviennent sur les points suivants. Dr. J. van Asbroek constate »qu'il règne une grande confusion dans la précision de l'objet et de la méthode de la géographie régionale¹⁸«. Pour lui, cela ne vient pas des difficultés à comprendre la langue de l'autre mais plutôt du manque de précision de l'objet de la géographie régionale. Pour T. Lefèbvre, il faut garder un rôle à la nature : quelle que soit l'action de l'homme, qui forme »une gamme infinie de paysages géographiques, allant du paysage naturel absolu jusqu'au paysage très fortement humanisé [...] l'homme apparaît comme un facteur important du paysage géographique – mais son influence, si considérable qu'elle soit, ne saurait effacer celle de la nature, qui reste dominatrice¹⁹«. Il propose de mieux distinguer paysage géographique et région et suggère une nouvelle terminologie : alors que »Land« est traduit par »région« ou »pays« (»petit pays« au sens vidalien) et »Landschaft« par »paysage géographique«, il propose que »Landschaft« se traduise par »paysage régional« et le »paysage géographique« devrait se traduire par »Erdschaft«. O. Tulippe souligne le manque de précision du mot »Landschaft« et l'imperfection de la traduction française en »paysage« qui ne lui paraît pas répondre à la signification donnée par les géographes allemands au mot »Landschaft«.

En bref, concernant le concept de paysage, l'école allemande et l'école française insistent sur deux points : d'une part, le besoin et l'urgence de préciser les concepts et d'autre part, la question des liens entre paysage et géographie régionale. Les congressistes ont tenté de bien différencier la géographie régionale (celle des »petits pays« des Français) et la géographie du paysage (reproductibles). La définition et la méthodologie sont en effet différentes. En 1938, au moment de réaliser la conclusion de la section paysage, l'incompréhension et le malentendu sautent aux yeux de tous : impossible de se mettre d'accord pour un texte commun alors que toutes les autres sections, y compris celles où les enjeux scientifiques étaient forts, ont réussi à présenter quelque chose. Derrière le mot »paysage«, géographes francophones et germanophones n'entendent pas la même chose que derrière le mot »Landschaft« comme le signale le professeur belge O. Tulippe.

Des essais d'entente infructueux

¹⁸ *Comptes-rendus du congrès international de géographie, Amsterdam, 1938, op. cit., t. 1, p. 480-481.*

¹⁹ *Comptes-rendus du congrès international de géographie, Amsterdam, 1938, op. cit., t. 1, p. 479.*

Tous ont conscience qu'il ne s'agit pas seulement d'un problème de traduction. Lors du congrès, plusieurs tentatives sont faites pour aboutir à une conclusion commune, aussi générale soit-elle.

A la suite de la première conclusion proposée par le géographe allemand Lautensach, «Quelques membres n'étaient pas d'accord avec les conclusions proposées par Prof. Lautensach. Il fut donc résolu qu'un petit comité de Français et d'Allemands tâcherait de rédiger des conclusions nouvelles, ce qu'ils ont fait dans l'après-midi²⁰.» La seconde série de conclusion a été l'œuvre d'une équipe franco-allemande : ce fait montre l'importance des relations bilatérales entre les deux principales écoles de géographie de l'époque. Les géographes ont eu suffisamment de points communs et de volonté de compromis pour dépasser leurs querelles politico-scientifiques et rédiger ensemble une conclusion. La seconde tentative pour surmonter le malentendu émet les conclusions suivantes : elle rappelle que le paysage géographique est constitué par l'ensemble des phénomènes physiques et des faits d'occupations humaines concourant à déterminer la physionomie du globe. Il comprend une série de types et de sous-types dont l'étude doit être poursuivie grâce à l'application de la méthode comparative. Celle-ci mène à cette conclusion que ces types et sous-types se retrouvent avec les mêmes caractères essentiels partout où existent les conditions nécessaires à leurs formations, chacun d'eux occupant un domaine («*Raum*») plus ou moins étendu. Le pays géographique se distingue des régions («*Länder*») dont l'étude relève d'une méthode différente de la méthode régionale. L'objet de celle-ci est de rechercher en quoi ces régions se distinguent les unes des autres, de montrer comment leur physionomie propre, qui peut embrasser plusieurs fragments de paysages géographiques différents, résulte du déroulement d'un long passé humain à l'intérieur d'un cadre naturel. Les paysages géographiques forment donc des unités qui peuvent se répéter en plusieurs endroits de la surface de la terre, comme par exemple les pays de climat méditerranéen. Par contre, les régions («*Länder*») sont des personnalités géographiques qui ne se répètent pas. Par ailleurs, les membres de cette section V sur le paysage émettent le vœu que l'étude du paysage géographique («*Landschaftskunde*») soit portée une seconde fois à l'ordre du jour du prochain Congrès international de géographie.

Cette seconde série de conclusions ne reçoit cependant pas l'unanimité. Une troisième série de conclusions est proposée, rédigée par le géographe français D. Faucher : elle est acceptée après discussions et retouches. Elle indique que :

²⁰

Comptes-rendus du congrès international de géographie, Amsterdam, 1938, op. cit., t. 1, p. 485.

Le »paysage géographique«, n'étant pas seulement une entité physionomique et esthétique, son analyse a montré qu'il comprend toutes les relations génétiques, dynamiques et fonctionnelles associées entre elles à la surface du globe de manière à constituer des types et des sous-types, elle a suscité un très vif intérêt.

En conséquence, la section du PG (»Landschaft«) émet le vœu que cette étude (»Landschaftskunde«) soit encore portée à l'ordre du jour du prochain Congrès international de Géographie.

Ce texte remet toute la question de paysage et de pays au Congrès international de géographie prochain. Dans les séances où était discutée cette question il fut constaté que les opinions différaient de trop pour venir aux conclusions avec lesquelles chacun était d'accord²¹.

Cette conclusion est extraordinaire de sincérité lorsqu'elle affirme noir sur blanc qu'il est impossible de s'entendre sur une définition. C'est un constat d'échec : la difficulté n'a pas pu être surmontée. Lors du Congrès de 1938, seule la section »Paysage« ne parvient pas à produire une conclusion commune. On décide d'approfondir la question du concept de paysage au prochain Congrès prévu en 1942. Avec le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, le Congrès suivant n'aura lieu qu'en 1949 à Lisbonne et à nouveau, les géographes allemands en seront exclus. Par ailleurs, la session sur le paysage a disparu.

III. Comment expliquer et surmonter le malentendu concernant le paysage ?

Les causes du malentendu

En se replaçant dans l'histoire de la discipline géographique, le moment des Congrès des années 1930 correspond à une période d'élaboration des concepts de la géographie moderne. Le mouvement de conceptualisation semble cependant plus avancé en Allemagne qu'en France. D'ailleurs, seules des communications allemandes ont traité de la question relevant strictement de la définition du concept de paysage. Cette dissymétrie de la situation de communication reflète à quelques nuances près la différence de statut et de renommée géographiques entre les congressistes allemands et français de la section « Paysage ». Elle est cependant contrebalancée par la forte implication des géographes français dans les discussions.

Des perspectives nationales différentes

²¹ *Comptes-rendus du congrès international de géographie, Amsterdam, 1938, op. cit., 1, p. 485.*

L'analyse des discussions montre que les approches conceptuelles du paysage et ses arrière-plans respectifs sont différents. Pour les géographes français, l'objectif est de faire un inventaire et une classification du paysage d'un point de vue analytique, contrairement aux géographes allemands qui adoptent une vision globale. De plus, les géographes allemands vont au-delà d'une approche esthétique ; ils instrumentalisent le concept de paysage pour des opérations de planification, de peuplement et de délimitations des frontières. Là où se trouve un paysage germanique, la frontière doit l'englober. Ils proposent un modèle de planification, une méthodologie considérée comme la seule possible. Pour eux, toute la société doit aller dans ce sens de la préservation des paysages. On ne trouve pas de telles orientations chez les géographes français, pour qui le but final est une préservation esthétique du paysage. Pour les Allemands, comme le dit Schoenichen, l'objectif de l'approche paysagère, est de préserver les forces intérieures et spirituelles de la communauté, c'est-à-dire de la patrie (au sens de »Heimat«). La géographie française du paysage n'a pas cette perspective patriotique. D'ailleurs, dans le concept de paysage, les géographes allemands mettent l'accent sur le groupe, la communauté, ce que ne font pas les Français.

Au total, le malentendu sur le paysage relève de constructions de la notion ancrées dans des rapports nationaux différents à la question du paysage, à son rapport avec l'identité nationale, à l'urgence de la préservation du paysage et d'une planification territoriale. Plus précisément, il renvoie probablement à l'instrumentalisation du concept de paysage par le nazisme.

L'incompatibilité entre des paradigmes scientifiques ?

Au-delà de ces divergences, et s'agissant de discussions entre savants engagés dans une période d'approfondissement d'une discipline qui s'est établie quelques décennies auparavant, on peut se demander si l'on assiste pas, lors de ces débats, à un »dialogue de sourds« entre des géographes inscrits dans des paradigmes scientifiques distincts. On s'appuiera sur la théorie de T. S. Kuhn relative aux paradigmes qui caractérisent les communautés scientifiques, et qui souligne l'»incommensurabilité« entre deux paradigmes. La difficulté de communication entre les deux écoles ne proviendrait-elle pas d'une telle situation ? Notre hypothèse serait alors que les géographes français et allemands ne fonctionnent pas sur le même paradigme, de telle sorte que la notion de paysage qu'ils mettent en œuvre dans leurs recherches respectives ne relève pas de la même interprétation. Or, ainsi que le souligne Kuhn, lorsque la communauté scientifique fonctionne en régime de »science normale« (c'est-à-dire lorsque les questions que les savants se posent conformément à la

matrice disciplinaire qui a été fixée à un certain moment ne soulèvent pas particulièrement de difficultés), les composantes de cette matrice disciplinaire sont invisibles pour les acteurs, ils sont évidents, non interrogés. Or le paradigme français est celui des relations hommes–nature : les géographes français s'intéressent aux relations entre phénomènes naturels et phénomènes humains sous un angle »écologique« souvent exprimé par la question de l'influence de la nature sur l'organisation humaine et sociale. Le paradigme développé par les géographes allemands ne relèverait-il pas d'une autre perspective, plus visuelle, sur la différenciation paysagère des lieux ? Cette hypothèse serait corroborée par l'examen d'incompréhensions qui se sont produites au sein de l'UGI à la même période, entre des géographes que ne séparait sans doute aucune divergence politique ou idéologique. Il en est ainsi de discussions au sein de la Commission de l'habitat rural au Congrès de Varsovie de 1934 qui sont publiées dans les travaux de la section III. Elles ont opposé notamment la géographe belge Marguerite Lefèvre (1894-1968) et le géographe français Théodore Lefèbvre qui se sont heurtés régulièrement à propos de l'étude de l'habitat rural. L'un insiste sur la nécessité de recourir à la carte géologique, l'autre n'en a que faire. Leur divergence persiste sans que les débats ne les départagent. C'est que leurs recherches reposent sur des problématiques différentes. M. Lefèvre relève d'un paradigme »chorologique« ou régional dans lequel l'originalité de la géographie repose, comme l'a établi son »maître«, le géographe belge Paul Michotte (1876-1940), sur sa capacité à découvrir des espaces régionaux homogènes – c'est-à-dire pour M. Lefèvre des étendues caractérisées par un habitat rural semblable, qu'il s'agit de détecter et de délimiter sur une carte. Pour T. Lefèbvre, formé à la française, la question de l'habitat rural est de savoir quel facteur naturel a prévalu pour produire ici un habitat dispersé, là un habitat groupé... Si leur méthode est bien conforme à leur problématique, ils ne peuvent s'entendre sur la méthode d'étude de l'habitat rural dans la mesure où ils sont muets sur leur problématique et en partie sans doute inconscients de leur cadre d'interprétation respectif. Au total, l'incompréhension entre M. Lefèvre et T. Lefèbvre ne relève ni du politique ni du national mais de la dimension incommensurable de leur paradigme de référence. De même, on peut penser que pour les géographes allemands et français du Congrès d'Amsterdam, la disparité entre leur paradigme respectif explique cette incommensurabilité.

Ainsi, le malentendu ne s'exprime pas directement, car les exposés ont lieu normalement sur le paysage et sont suivis de discussions nourries. Les parties en présence ont-elles conscience d'un problème ? Oui, mais cela ne semble pas lié à une question

linguistique. Les congressistes sont conscients d'une difficulté particulière, puisqu'ils ne parviennent pas à faire une conclusion commune, mais ils n'arrivent pas à en voir la cause. Paradoxalement, dans ce Congrès d'Amsterdam, qui offre des conditions de communications idéales, le problème de communication est manifeste. Le malentendu sur le concept de paysage paraît relever d'une double détermination idéologique et scientifique. L'incommensurabilité qui en résulte est accentuée par les tensions politiques de 1938 et par des différends explicites sur la »*Geopolitik*« (géopolitique). En outre, s'agissant de l'intelligibilité du »paysage«, les tenants de la notion universelle de »civilisation« (classiquement défendue par les Français) et celle de la »culture« que des Allemands investissent aussi dans leurs recherches sur la »*Siedlung*« (Géographie du peuplement) peuvent-ils se comprendre ? Si l'hypothèse que le malentendu relève d'une différence de paradigme entre géographes allemands et français des années 1930 est juste, cela implique de s'interroger sur les origines de cette différence de paradigmes et de remonter à la géographie sous la République de Weimar, à la géographie française des lendemains de la Première Guerre mondiale. Voire avant : car comment expliquer qu'avant la Première Guerre mondiale, on ne relève pas de malentendu entre géographes français et allemands, seulement des discussions, des échanges fort nourris ? Après la Première Guerre mondiale, les échanges et les transferts géographiques seraient-ils devenus difficiles sinon impossibles ?

Annexe 1 : Les congressistes francophones et germanophones de la section »Paysage« aux Congrès internationaux de géographie à Varsovie et à Amsterdam

| | 1934 | 1938 |
|-----------------------------|--|--|
| Géographes germanophones | <p>E. Fels (Munich) K. Fischer (Berlin) U. Frey (Munich) T. Kraus (Cologne) H. Lautensach (Brunswick) W. Maas (Paris) L. Mecking (Münster) G. Niemeier (Münster)</p> | <p>J. Blüthgen (Greifswald) W. H. Cleyndert Azn (Gravenhage) W. Geisler (Aix-la-Chapelle) W. Hartke (Francfort-sur-le-Main) M. Heinsch (Moers, Rhénanie) O. Jessen (Rostock) K. Kogutowicz (Szeged) N. Krebs (Berlin) H. Lautensach (Greifswald) M. Limanowski (Varsovie) W. Maas (Katowice) O. Maull (Graz) H. Michel (Homborg) E. Mückenhausen (Berlin) E. Neff (Dantzig) G. Niemeier (Münster-en-Westphalie) S. Pawlowsky (Posnan) W. Pessler (Hanovre) G. Kappe (Lesum près de Brême) P. A. Rappaport (Essen) R. Reinhard (Leipzig) G. L. Scheidl (Vienne) G. Schlesinger (Vienne) W. Schoenichen (Berlin) J. Smolenski (Cracovie)</p> |
| Géographes francophones | <p>Colonel Andrieu (Dijon) L. Papy (Bordeaux)</p> | <p>J. van Asbroek (Bruxelles) M. Bolle (Paris) R. de Clermont (Paris) D. Faucher (Toulouse) J. P. Harroy (Bruxelles) T. Lefèbvre (Poitiers) V. Marakov (Russie)</p> |